



**HAL**  
open science

## Un juste

Jeanyves Guérin

► **To cite this version:**

Jeanyves Guérin. Un juste. Mervi Helkkula et Anne Riippa. L'Homme révolté; Albert Camus 1913-1960, Publications romanes de l'Université d'Helsinki, 2015, L'Homme révolté; Albert Camus 1913-1960, 978-951-51-0844-9. hal-01446321

**HAL Id: hal-01446321**

**<https://hal.science/hal-01446321>**

Submitted on 27 Jan 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Jeanyves Guérin*

*Université Sorbonne nouvelle Paris 3*

## Un juste

*Personne ne sera libre tant qu'il y aura des fléaux.<sup>1</sup>*

Il fallait assurément, comme l'avait fait Platon pour Socrate, faire appel d'un lynchage<sup>2</sup>. Le moraliste, le Méditerranéen, le libertaire, l'humaniste, le social-démocrate étaient intempestifs dans les années 1950. Au tribunal de l'intelligentsia, les verdicts sont susceptibles d'appels. L'événement, de la révolution de velours au printemps arabe, a ratifié les analyses de *L'Homme révolté*. Ils ont bonne mine ceux qui ont stigmatisé sa morale de Croix rouge et son manque de ferveur progressiste. Camus est devenu une icône que même les personnalités les plus éloignées de ses convictions s'efforcent de récupérer et même de panthéoniser. Le citer, écrivait récemment Daniel Cohn-Bendit, « c'est un peu un passage obligé »<sup>3</sup>. Notamment pour les hommes politiques en quête de suffrages. Mais le bouillant député européen leur conseille, avec raison, « de lire, enfin et vraiment, l'œuvre et toute l'œuvre ». Un livre, des livres sont

---

1 Albert Camus, *La Peste*, *Œuvres complètes II*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 59. Toutes les citations de Camus seront empruntées à cette édition (OC1, OC2, OC3, OC4).

2 Le mot est de Milan Kundera (2005 : 68).

3 Daniel Cohn-Bendit, « (Re)lire Camus », *Le Nouvel Observateur*, 16–22 mai 2013. Voir aussi du même, « L'Europe de Sisyphe », *Le Nouvel Observateur*, 29 août – 4 septembre 2013.

à écrire sur la fortune scolaire et universitaire comme sur les récupérations intéressées et les instrumentalisation narcissiques de l'écrivain français le plus célèbre du vingtième siècle. Comme Voltaire, Camus risque en effet d'être annexé, ses idées déformées et ses valeurs bafouées.

Le test des œuvres (vraiment) complètes est impitoyable pour ce qu'on appelait jadis la littérature de la praxis<sup>4</sup>. Les écrits appelant ou excusant les forfaits de masse se trouvent dans les bibliothèques, pas, il est vrai, dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». Le compagnonnage impavide des Aragon, Sartre, Céline, Drieu la Rochelle (pour ne parler que des authentiques écrivains) avec des organisations totalitaires, leur apologie d'idéologies criminogènes a laissé des traces que les parfums de la dialectique ou de la sophistique ne sauraient effacer. *Les Communistes*, *Bagatelles pour un massacre*, la préface aux *Damnés de la terre ... Scripta manent*. Paul Claudel a ses apologies de Franco, André Malraux ses contributions à *France-URSS* et Philippe Sollers ses élucubrations maoïstes. Michel Foucault s'est enflammé pour le socialisme chiite de l'ayatollah Khomeiny. Les tyrans en place, d'Hitler à Pol Pot, de Staline à Assad, et ceux en herbe ont longtemps trouvé et parfois trouvent encore aujourd'hui de zélés thuriféraires chez les clercs. Notre ami le dictateur... Camus a parfois écrit des banalités. Jamais, au grand jamais, l'on ne trouvera sous sa signature la moindre ligne justifiant ou exaltant la terreur, la torture, le système concentrationnaire, un crime de guerre ou contre l'humanité.

Si être un grand philosophe, c'est associer son nom à un « isme », à un système ou à un prêt-à-penser, Camus, de toute évidence, n'en est pas un. Lui-même s'est déclaré « artiste », « écrivain » ou « journaliste ». Il n'a pas lancé de nouveaux concepts ni légué des néologismes à la tribu instruite. L'absurde et la révolte, pour ne citer que ces deux paradigmes de sa pensée, se trouvent dans le corpus conceptuel de l'époque. Il a peu lu les classiques de la philosophie politique et les grands théoriciens du socialisme. Mais

---

4 Jean-Paul Sartre 2011 : 237.

ses fictions, ses essais, ses articles aident leurs lecteurs hier et aujourd'hui à réfléchir sur la justice, la liberté et la démocratie. L'écrivain, le penseur et le citoyen sont inséparables.

Camus ne donne pas *urbi et orbi* son opinion sur tout et sur rien. Il n'a eu une tribune que pendant de courtes périodes. Il a été reporter à *Alger républicain* en 1938–1939, éditorialiste au *Soir républicain* à la fin 1939 puis à *Combat* de 1944 à 1945, chroniqueur pigiste à *L'Express* en 1955–1956. En dehors de ces périodes, il adresse des lettres à des journaux ou publie dans des périodiques confidentiels ses allocutions à des meetings. Il ne prend pas position sur l'affaire de Suez en 1956. En revanche, quelques jours plus tard, les insurgés de Budapest font appel à lui et il se fait leur avocat. Ses interventions sont d'autant plus écoutées (ce qui ne veut pas dire entendues) qu'elles sont rares et jamais tonitruantes. Il a sélectionné les causes qu'il a défendues : la république espagnole, l'engagement dans la Résistance, la ferme condamnation du communisme soviétique et l'aide à ses victimes, la construction d'une Europe fédérale, le soutien à Mendès France, la trêve civile en Algérie, le combat contre la peine de mort. Ces justes causes, il les a défendues en tant que journaliste ou citoyen. Il ne les aborde que de loin dans son œuvre littéraire.

De son expérience de reporter, Camus a gardé un respect qu'on est tenté de dire anglo-saxon du fait. Il se donne quelques règles simples. S'informer d'abord avant de prendre une position. Faire preuve d'esprit critique par rapport aux sources et aux discours construits. Il est aujourd'hui peu contestable qu'il fut mieux informé que Sartre et moins que lui soucieux de coller à la doxa du temps. C'est sur le terrain que l'on connaît une situation, pas dans des livres. Quand il ne peut être observateur ou témoin d'un événement, il revient à l'intellectuel de bien choisir ses informateurs. Sur les réalités du communisme, ceux de Sartre s'appelaient Khrouchtchev et Fidel Castro, ceux de Camus Nicolas Lazarevitch, Gustaw Herling et Czeslaw Milosz. Un régime se juge sur ses réalisations, non sur ses intentions et encore moins sur les discours de ses dirigeants.

Camus en a fini avec l'affiliation partisane en 1937. Le jeune activiste s'est heurté à des *apparatchiki* sectaires et à des notables arrogants. Ses deux années de militantisme au parti communiste et son travail de reporter l'immunisent contre le politique d'abord. Après avoir quitté le PC, il n'a pas rejoint quelque secte gauchiste, il ne s'est pas plus situé dans la gauche officielle, celle qui fut d'abord républicaine puis marxiste et parfois républicaine et marxiste. Il aurait pu être l'Aragon d'une S.F.I.O. bureaucratifiée et fossilisée. S'il en avait jamais eu l'idée, Guy Mollet l'en a définitivement dissuadé en 1946. Il ne cherche pas à être le conseiller des princes républicains. Une certaine idée de la gauche ne pouvait que souffrir des doubles discours et d'une idéologie tournant à vide. De même que le Front populaire n'avait pas tenu ses promesses en Algérie, Guy Mollet, ayant tiré les marrons du Front républicain, prend le contre-pied de son programme et mène une politique imbécile en Algérie. On pouvait donc être à la fois marxiste et social-colonialiste. Sa famille, la gauche, ne réserve que des déceptions à Camus.

Le théologico-politique de l'après-guerre le met mal à l'aise dans la mesure où, clivant le monde, il transforme l'autre qui ne se laisse pas embrigader en adversaire. Il est un ennemi absolu, que l'idéologie nationaliste ou révolutionnaire désigne comme l'origine du mal. C'est à cet ennemi extérieur ou intérieur que cette idéologie, ersatz de pensée mythique, impute les échecs, les souffrances, le mal vivre des individus comme des groupes. Elle l'exclut de l'humanité. Comme c'est une hydre, dont les têtes sans cesse repoussent, on n'en a jamais fini avec la haine, la terreur et la purification sociale. Le recours à une causalité diabolique ouvre la voie au crime de masse. Il faut ici stigmatiser l'adversaire que là on extermine. Camus n'a pas choisi Charybde contre Scylla : un totalitarisme plutôt que l'autre. Il a préféré être un homme libre, quitte à être vu comme une conscience malheureuse ou une belle âme. Comme vient de l'écrire

une conscience de la gauche, Edgar Morin, « se moquer des belles âmes et des grands cœurs, c'est justifier de belles saloperies »<sup>5</sup>.

Journaliste et artiste, il fait prévaloir le principe de responsabilité. « La fonction d'un écrivain est d'appeler un chat un chat » : Sartre l'avait dit<sup>6</sup>. Il ne tarda pas à oublier sa prescription. Quand ils étaient soviétiques et tiraient sur des grévistes en 1953, pas question d'appeler un char un char et un crime un crime. La déontologie de Camus est celle de Péguy : dire la vérité quoi qu'il en coûte<sup>7</sup>. L'utilisation de la bombe atomique à Hiroshima est un acte de barbarie. « Nous appellerons concentrationnaire ce qui est concentrationnaire, même le socialisme » (OC2, 482). Il est plus facile de se rebeller contre son milieu social que d'aller contre la *doxa* de Saint-Germain-des-Prés, a fortiori contre les opinions de son lectorat. Bernanos qu'il admirait, Mauriac qu'il n'aimait guère l'avaient fait pendant la guerre d'Espagne. Quels qu'aient été leurs forfaits, les rouges ne se disaient pas catholiques. Franco, lui, proclamait être en croisade. Il revenait aux auteurs catholiques de condamner les exactions des franquistes et de leurs alliés.

Tout n'est pas politique, la politique n'est pas tout. Parce que Camus en est conscient, il récuse le modèle sartrien de l'hyper-engagement. Il a le sens du politique, il n'aime pas la politique. À tout prendre, il compte plus sur l'action syndicale que sur les machines partisans de la gauche pour résoudre la question sociale. Il ne s'engage qu'à son corps défendant, toujours de façon provisoire et/ou conditionnelle. Il ne se réclame ni de l'avenir radieux ni d'un passé glorieux, ni de l'Apocalypse ni d'un âge d'or. Le passé est falsifiable, l'avenir est ouvert. Comme Hannah Arendt, ce lecteur de saint Augustin donne la priorité au présent, temps de l'action

---

5 Morin 2012 : 13.

6 Sartre 2011 : 281.

7 « Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste [...]. Qui ne gueule pas la vérité, quand il la sait, se fait le complice des menteurs et des faussaires » (Péguy 1987 : 291-293).

et du choix, temps où s'exerce la liberté. Ce souci du présent l'amène à se fixer des objectifs accessibles et à peser le coût humain des projets. S'il ne récuse pas catégoriquement l'idée de progrès<sup>8</sup>, il rejette l'idéologie marxiste ou libérale qui le déclare inévitable et tout messianisme ou prophétisme politique.

En conséquence, le critère de l'engagement est une hiérarchie des urgences, non une représentation manichéenne du monde. Que rares soient les causes indiscutables impose la vigilance et l'esprit critique. Camus s'efforce enfin de mesurer les conséquences, les implications de ses interventions. Qui écrit est responsable des lectures que l'on fait de ses textes. Il doit choisir ses mots. Il en est qui tuent. L'« effort d'exactitude », la « recherche des nuances » (OC3, 936) sont essentiels à l'exercice de la pensée dans un monde complexe. La vérité n'est jamais en noir ou blanc.

En août 1944, Camus croit qu'une révolution est en cours. En octobre, il constate que la France ruinée ne peut mener simultanément une guerre, la révolution rêvée et la nécessaire reconstruction. La démocratie est à réinventer, mais les forces issues de la Résistance qui ont vocation à être les vecteurs du changement historique, sont minoritaires et divisées. En décembre, le démocrate comprend que le Grand Chambardement n'est ni possible ni souhaitable et le fait savoir. Le Jacobin se change en Girondin. Faisant ses adieux définitifs au mythe révolutionnaire, Camus opte désormais pour un « réformisme intransigeant » : il assume ce choix qui le met en porte-à-faux. L'objectif est inchangé, la méthode est différente. Le pragmatique soutient les mesures concrètes qui font avancer la justice quand l'idéologue, arc-bouté sur les grands principes, en tient pour le tout ou rien. Il a l'honnêteté de dire que l'événement lui a appris la force des choses et la modestie. « Le temps de l'Apocalypse n'est plus. Nous sommes

---

8 Voir l'entrée « Progrès » rédigée par Maurice Weyembergh dans le *Dictionnaire Albert Camus* (2009 : 725–727).

entrés dans celui de la médiocre organisation et des accommodements sans grandeur » (OC2, 432).

Parce qu'il n'est pas manichéen, Camus n'est pas devenu un auteur de guerre froide. Ce n'est pas un idéologue. « Les faits sont là et les idéologies doivent les reconnaître d'abord, pour ensuite, si elles ne veulent pas mourir, évoluer » (OC3, 1043). Le principe de réalité doit l'emporter sur l'esprit d'orthodoxie. Il s'est prononcé pour une double séparation de l'idéologie et de l'État d'une part, de la littérature d'autre part. C'est à lui, pas à Raymond Aron, que l'on doit l'idée de la « fin des idéologies » (OC2, 443). La formule figure en 1946 dans *Ni Victimes ni bourreaux*. Jamais l'écrivain citoyen n'a ignoré les démentis que le monde réel opposait à ses convictions. Cette critique des idéologies fait de lui un hétérodoxe vers 1950 et suffirait à expliquer sa faveur actuelle étant donné qu'il refuse pareillement l'idéologie libérale qui est aujourd'hui plus agressive qu'à son époque.

« La guerre des gauches », pour le citer (OC3, 1018), ne s'est pas arrêtée avec la querelle de *L'Homme révolté*. La gauche, loin d'être un bloc, comporte plusieurs familles qui souvent s'opposent, parfois s'allient. L'historien Jacques Julliard discerne quatre familles : la gauche libérale, la gauche jacobine, la gauche collectiviste, la gauche libertaire<sup>9</sup>. Il ne se hasarde pas à enfermer Camus dans l'une d'elles. Il distingue la gauche selon Camus et la gauche selon Sartre<sup>10</sup>. *L'Homme révolté* et *Actuelles II* d'un côté, *Situations VI, VII et VIII* de l'autre. Deux cultures inscrites dans l'histoire politique, sociale et intellectuelle de la France sont en jeu au temps de la guerre froide. D'un côté, la gauche démocratique, de l'autre, la gauche de la gauche, étatiste et presque toujours totalitaire. La première a longtemps été minoritaire et Camus se retrouve isolé dans le cercle restreint de l'intelligentsia parisienne, où il est bien porté de se déclarer marxiste et

---

9 Julliard 2012 : 575–685.

10 *Ibid.* p. 797.



de glorifier l'URSS et ses tueurs, mais il trouve hors de ce cercle des alliés qui s'appellent Hannah Arendt, George Orwell, Ignazio Silone, Czeslaw Milosz, et dans l'opinion, il est loin d'être isolé. Ses idées trouvent des échos dans la mouvance socialiste, qui n'est pas toute rassemblée derrière Guy Mollet, et dans les rangs du syndicalisme démocratique. Comme Rousseau face à l'Encyclopédie, comme Proudhon face aux marxistes, il est à la fois marginal et central.

Ses origines l'inscrivent dans la gauche sociale, son *éthos* civique le situe dans la gauche morale. Camus n'a pas une conception agonistique, manichéenne de la politique. La question sociale existe : l'enfant de Belcourt a vu les inégalités là où elles étaient les plus criantes, dans l'Algérie coloniale. Il compte sur la négociation plus que sur la lutte et plus sur la société que sur l'État pour faire avancer, de compromis en compromis, les réformes nécessaires. Le démocrate est le constructeur patient d'une maison commune, non un démolisseur brutal.

La démocratie c'est l'exercice social et politique de la modestie [...]. La démocratie, qu'elle soit sociale ou politique, ne peut se fonder sur une philosophie qui prétend tout savoir et tout régler, pas plus qu'elle n'a pu se fonder sur une morale de conservation absolue [...]. Le démocrate est modeste [...]. Quelque décision qu'il soit amené à prendre, il admet que les autres, pour qui cette décision a été prise, puissent en juger autrement et le lui signifier. (OC2, 717)

Camus en tire des conséquences. La première est que le démocrate doit être responsable, affronter les problèmes, ne pas les laisser s'envenimer. Effectuer les réformes, réaliser les compromis sociaux, réduire les inégalités quand il en est temps. Ne jamais faire la politique du pire. Priver de toute légitimité les apprentis sorciers.

La seconde est qu'il faut être cohérent. Cela signifie, par exemple, refuser les indignations unilatérales, la clause de la victime privilégiée, qui

sont des pensées de tribu et / ou de guerre. Les principes ne sont pas à géométrie variable. Il n'y a pas de bon bourreau ni de mauvaise victime.

L'intelligentsia française a peu donné de consciences civiques, et encore moins de démocrates au vingtième siècle et au nôtre. La réception française et internationale de ses écrits prouve que Camus fut un passeur, un héraut ou, comme l'écrit Jacques Julliard, un « héros de la démocratie »<sup>11</sup>. Il n'en fut pas un doctrinaire. Après la guerre, la percée de ses fictions est particulièrement impressionnante dans trois pays, l'Allemagne – la République fédérale, bien sûr –, l'Italie et le Japon. *L'État de siège* qui fut un four à Paris et *Les Justes* qui fut un demi-succès ne cessent d'être joués outre-Rhin dans les années 1950 et 1960. Dans ces années 1960, c'est en Pologne et en Tchécoslovaquie, et en Espagne, là où n'ont pas été traduits mais où circulent *Actuelles* et *L'Homme révolté* que sont plébiscités *L'Étranger* et *La Peste*. Les lecteurs donnent tort à un Roland Barthes qui ce jour-là de 1955 fut mal inspiré<sup>12</sup>. Aujourd'hui, c'est en Algérie et en Iran que l'effet démocratique de ses écrits joue. Ses pages sur la révolte éclairent le printemps arabe et le thermidor islamiste. La peste, selon les endroits et les moments, figure le nazisme, le communisme, l'islamisme.

Le démocrate est d'abord un homme de liberté. Le parler vrai s'impose à lui. Camus le dit avant les grands dissidents, Soljénitsyne ou Vaclav Havel. « La liberté consiste à ne pas mentir. Là où le mensonge prolifère, la tyrannie s'annonce ou se perpétue » (OC3, 391). La liberté est un principe inaliénable : il le dit et redit après Proudhon et Péguy, mais contre la vulgate marxiste qui distingue les libertés formelles et les libertés réelles. C'est une valeur de gauche en ce sens qu'elle ne se sépare pas de la justice, donc de l'égalité. Il se garde de proposer une utopie socio-politique et préfère formuler des exigences et des objectifs. Sa critique du totalitarisme ne l'a pas conduit au néo-libéralisme. Il désolidarise la démocratie et les

---

11 *Ibid.* p. 790.

12 Roland Barthes 1955 : 4–8.

marchés. La liberté d'entreprendre n'est pas la liberté, elle peut même en être la destructrice. L'argent, on le voit aujourd'hui, est un despote fou qui ravage la société et menace le vivre ensemble. La démocratie doit le juguler pour qu'il ne la domine pas. Camus le dit fermement : « Il n'y a ni justice ni liberté possibles quand l'argent est toujours roi »<sup>13</sup>. Il revient au politique non de consacrer les inégalités et les privilèges, mais de les réduire. L'économie moderne a besoin de régulations. En ce sens, Camus n'est pas un libéral, c'est un socialiste. Un socialiste non dogmatique. Un socialiste réformiste qui se montre respectueux des libertés démocratiques. Le communisme léniniste et stalinien est, pour lui, un repoussoir, non un modèle. L'effondrement du bloc soviétique ne met pas en cause l'idée, l'idéal, socialiste. L'État a encore un rôle à jouer, mais il ne saurait être le seul mécanicien du changement social. Les formations sanitaires, dans *La Peste*, suppléent le préfet et la municipalité, qui représentent les élites républicaines défaillantes en 1940. L'initiative du sursaut vient de la société civile. Camus a salué et les réalisations des travaillistes et les aspirations autogestionnaires du syndicalisme. Son socialisme est une synthèse. Ce n'est pas de son fait si, en France, la symbiose n'a jamais pu s'opérer entre les partis de gauche, et d'abord, le Parti socialiste, et les syndicats et si, la culture ayant changé, le réformisme social-démocrate y est une utopie neuve.

La guerre d'Espagne lui a appris aussi que l'on ne peut laisser un régime opprimer et massacrer une population. Camus s'en souvient quand Khrouchtchev envoie les chars de l'armée rouge à Budapest. Il demande à l'Assemblée générale de l'O.N.U. d'assurer la protection de la population hongroise (OC3, 990-992). Les droits de l'homme sont universels, ils ignorent les frontières et l'emportent sur les souverainetés. Toute victime de l'oppression appartient à l'espèce humaine avant d'être le ressortissant

---

13 *Combat*, 21 octobre 1944. Cet article que Camus a signé Juste Bauchart ne figure pas dans la « Pléiade ».

d'un pays. Non seulement il n'a cessé de critiquer la raison d'État, mais il a même été amené à esquisser l'idée d'ingérence humanitaire.

La sacralisation de la violence allant de pair avec le dédain de l'éthique, il fut longtemps de bon ton de justifier et d'exalter le terrorisme. La violence est, écrit Camus dans *Actuelles*, « à la fois inévitable et injustifiable » (OC2, 457). Elle est parfois libératrice et souvent liberticide. Elle peut être une arme dans des circonstances données, elle ne saurait être une politique. Il faut lui garder un « caractère exceptionnel » (Ibid). Ce n'est pas parce qu'on croit avoir la raison historique avec soi qu'on doit s'estimer tout permis. L'attentat aveugle le révulse : c'est une application de la responsabilité collective aux civils, c'est la peine de mort infligée au premier venu. C'est un crime de guerre comme l'est la torture. Il le condamne comme il a condamné, *vox clamans in deserto*, l'anéantissement d'Hiroshima et pour les mêmes raisons.

Quelle que soit la cause que l'on défend, elle restera toujours déshonorée par le massacre aveugle d'une foule innocente où le tueur sait d'avance qu'il atteindra la femme et l'enfant. (OC4, 300)

Une organisation exerçant la terreur contre les civils n'a jamais installé une démocratie pluraliste, ni en Algérie ni ailleurs. Avant de soutenir une cause, il convient d'en apprécier la pente, la logique. Les méthodes s'évaluent plus aisément que les programmes qui font chanter les lendemains. Les solidarités ne peuvent être que relatives, conditionnelles. Le soutien à un pays, à un parti, à une cause doit s'arrêter là où il donne lieu à l'apologie de crimes de guerre. Il est des limites à ne pas franchir<sup>14</sup>. Quand elles le sont, le *non possum* s'impose.

---

14 C'est ce que disent le chœur, *vox populi* dans *L'État de siège* (OC2, 365) et Dora dans *Les Justes* (OC3, 22). « La limite, première valeur », lit-on dans *L'Homme révolté* (OC3, 315).

La guerre d'Algérie met à l'épreuve son sens de la complexité. Le journaliste d'*Alger républicain* et de *Combat* s'était efforcé de prévenir l'affrontement. Ni à Alger, ni à Paris, les élites dirigeantes n'avaient voulu entendre ses appels et avertissements. Après 1954, le citoyen confie honnêtement son déchirement, d'aucuns diraient ses contradictions. Il se veut Algérien et Français. On peut lui reprocher de ne pas avoir mesuré la dimension nationale de la revendication, pas d'avoir perçu la nature et le projet du F.L.N. Il s'est assurément prononcé contre l'indépendance de l'Algérie. Mais il a condamné les exactions commises par l'armée française et notamment la pratique massive de la torture. Il ne l'a pas fait avec les formules fulgurantes de François Mauriac, mais ce qu'il y avait à dire, il l'a dit.

Leurs motivations, leur *éthos* et leur idéologie amènent Pierre Vidal-Naquet à distinguer trois mouvances ou familles chez les partisans de l'indépendance : les dreyfusards, les bolcheviks et les tiers-mondistes<sup>15</sup>. Camus aurait pu se situer parmi les premiers par le fait même qu'il a condamné et le terrorisme et la torture, mais son refus affectif et politique de l'indépendance les sépare d'eux. L'idée même d'un compromis était alors jugée réformiste donc réactionnaire. Renvoyer dos à dos, penser ensemble les violences, c'est ne pas trier entre leurs victimes, entre les proches et les lointaines, entre « nous » et « eux », les « autres ». C'est, comme dans *La Peste* et *Les Justes*, refuser toute discrimination sociologique ou géopolitique de la compassion. C'est aussi préparer une réconciliation ultérieure.

Camus entend rester un homme de gauche, mais selon des normes infériorisées par une conjoncture où l'idéologie invite à des choix tranchés. Il est, au fond, un socialiste malgré les socialistes, comme on a dit de Péguy qu'il était un chrétien malgré les chrétiens. Il a mené en franc-tireur le juste combat de la libération, c'est-à-dire de la justice et de la liberté.

---

15 Pierre Vidal-Naquet 1986 : 3-19.

S'il se retrouve marginalisé dans les années 1950, c'est à son corps défendant. Son exemple montre que la déviation marxomaniaque et totalitaire de la gauche intellectuelle n'était pas inéluctable.

L'œuvre de Camus s'inscrit dans un après-guerre qui s'est achevé entre 1989 et 1991. Elle garde une actualité vive pour la simple raison que l'histoire ne s'est pas arrêtée, que le pourrissement des conflits non résolus, l'exaspération des nationalismes et la montée des intégrismes font craindre un sombre début de troisième millénaire. L'idéologie et l'argent exercent toujours leurs ravages. L'on commence seulement à deviner quelles nouvelles formes prendra le totalitarisme et quels moyens technologiques il s'appropriera. Le combat contre l'injustice, l'oppression et l'obscurantisme où il puise ses activistes, est une entreprise « sisyphienne ».

/Rieux/ savait que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses et que peut-être le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse. (OC2, 248)

Le final du roman est un appel à la vigilance : le pire est toujours possible.

La question de la littérature engagée est centrale dans le débat d'après 1945. Camus préfère être « embarqué » qu'embrigadé. Il le dit dans le deuxième discours de Suède. « Le seul artiste engagé est celui qui, sans rien refuser du combat, refuse du moins de rejoindre les formations régulières, je veux dire le franc-tireur » (OC4, 261). Solitaire et/ou solidaire, « réfractaire » (OC2, 493), l'artiste doit rester un artiste. Rien n'est plus étranger à Camus que cet hybride monstrueux, le roman ou le théâtre à thèse. *La Peste*, bien sûr, évoque les années noires, mais par le biais d'une allégorie polysémique.

Camus s'est efforcé de faire entrer l'histoire récente dans la fiction. La littérature aide à penser l'événement. Elle peut, souvent mieux que la

théorie, dire la complexité du monde. C'est pourquoi il s'est voulu écrivain d'abord. Sauf dans *Révolte dans les Asturies*, dont il n'est qu'un des auteurs, il a évité l'écueil de la littérature militante. L'événement ne s'écrit jamais comme il a été vécu. Le récit, comme la mémoire, est toujours sélectif. Le sien exclut le pathos, « l'exaltation de soi » et la « haine de l'ennemi ». Il enfreint les « règles du récit héroïque »<sup>16</sup>. Le mal n'est pas concentré chez l'autre. Il est aussi en chacun de nous. Tel est le message moral et civique de Tarrou dans *La Peste*.<sup>17</sup>

Que faire face à l'oppression ? Cette question, Cherea dans *Caligula*, Rieux et Tarrou dans *La Peste*, Diego dans *L'État de siège*, Kaliayev et Dora dans *Les Justes* se la posent. On ne naît jamais moral, on le devient. Être moral, c'est être, c'est rester humain. Le narrateur de *La Peste* et les protagonistes des pièces ne qualifient pas ces personnages comme des héros. Tous risquent leur vie, plusieurs d'entre eux la sacrifient pour sauver d'autres vies. La quasi-absence de la guerre dans *La Peste*, comme dans *L'État de siège*, entraîne celle des vertus militaires, la vaillance, l'intrépidité qui, de Corneille à Malraux, trempent le héros antagonique. Aucun d'eux ne veut être un héros si l'être, c'est être monolithique, sans contradiction.

Rieux pratique le devoir d'assistance humanitaire. Insistons : d'assistance humanitaire, pas d'ingérence militaire, puisque l'on ne fait pas toujours la distinction... Il soigne et témoigne. C'est un *french doctor*. Ses compagnons et lui ne sont les hérauts d'aucune idéologie ni des héros de l'Histoire. S'ils agissent et si certains meurent, ce n'est pas en croyants. Aux grands principes qui renvoient à une doctrine, Tarrou préfère « la compréhension » (OC2, 123), la « sympathie » (OC2, 210). Il est des mots plus clinquants.

---

16 Todorov 1994 : 22–23.

17 « ... chacun la porte en soi, la peste, parce que personne, non, personne au monde n'en est indemne » (OC2, 209). Cf. *L'Homme révolté* (OC3, 320) : « Nous portons tous en nous nos bagnes, nos crimes et nos ravages. Mais notre tâche n'est pas de les déchaîner à travers le monde ; elle est de les combattre en nous-mêmes et dans les autres ».

La santé de leurs semblables importe plus à Rieux, Tarrou, Rambert que leur salut. Le premier, sensible à la souffrance des autres, fait son métier, le second accomplit son devoir d'homme. Leur motivation civique est d'abord éthique. Ils n'ont pas le projet de construire la société parfaite. Ils s'attachent à des personnes concrètes, non à des abstractions. Le présent des pestiférés compte plus, à leurs yeux, que l'avenir des formations sanitaires. « Sauver les corps » et énoncer des valeurs n'est pas incompatible. On est loin du groupe en fusion et de la fraternité-terreur.

La postérité des formations sanitaires est dans l'Histoire. Elle compte, entre autres, des collectifs et des O.N.G., et d'abord les Groupes de liaisons internationales que Camus anima en 1950, mais aussi la Commission internationale contre le régime concentrationnaire qui, à l'initiative de David Rousset, enquêta sur les camps encore en activité, de fait le Goulag, *Amnesty International*, Médecins sans frontières, évidemment, les Folles de mai<sup>18</sup> (*l'Asociacion Madres de la Plaza de mayo*) et la Charte 77 qui, dans la Tchécoslovaquie occupée, réunit des croyants et des incroyants, des anticommunistes et des anciens communistes. L'humanitaire, dans les trente dernières années, a été porteur d'un projet camusien, à la fois réformiste et anti-totalitaire.

Les guerres sont ainsi faites qu'on y est souvent contaminé par l'adversaire que l'on combat. André Malraux et Romain Gary l'ont montré dans leurs romans. Camus ne cesse de poser la question de la responsabilité et de la culpabilité. Il y réussit mieux dans *L'État de siège* que dans *La Peste*. La « haine » prend toute sa place dans cette pièce ainsi que dans *Les Justes*. Rieux, bien sûr, mais aussi Diego et encore Kaliayev et Dora la rejettent comme Primo Levi ou Germaine Tillion. La haine, c'est le nom que les personnages donnent à une idéologie criminogène qui refuse l'altérité. C'est « sans haine » (OC2, 28) que se bat le résistant, lit-on dans la quatrième et dernière des *Lettres à un ami allemand*.

---

18 Trois portraits figuraient dans leur local, dont celui de Camus.



Plusieurs fictions posent la question de la fin et des moyens. Cherea et les patriciens mettent sur pied une conjuration et se débarrassent du despote en l'assassinant. La Peste, dans *L'État de siège*, est le dictateur moderne que n'est pas vraiment Caligula. Il a un programme et une idéologie. Il manie la langue de bois. Il règne par la terreur et le mensonge. Diego, Dora et Kaliyev, au contraire, imposent des limites à leur action. Ils pensent les éventuels dommages collatéraux. L'enfer est pavé de bonnes intentions et aussi de mauvaises. Tout n'est pas permis pour le bien de la cause. Un combattant est responsable non seulement de ses actes mais aussi de leurs effets. Kaliyev croit qu'il va tuer le despotisme. Ses certitudes vacillent quand il comprend qu'on lui a commandé d'assassiner un homme que des enfants accompagnent. Stepan, lui, fait primer les directives du Parti sur toute compassion. La mort d'enfants ne trouble pas l'homme de marbre. Il est isolé dans la pièce. Mais ce sont ses pareils qui l'emportent au vingtième siècle. Son souci de l'ici et du maintenant amène Camus à s'interroger sur le coût humain des projets collectifs. La sublimité de la fin ne saurait excuser l'atrocité des moyens. Toute cause peut être pervertie par ses desservants.

Un historien ou un politologue trouvera toujours que la représentation du totalitarisme est partielle et sommaire dans les fictions de Camus. De fait, *La Peste* et la trilogie théâtrale de la révolte ne peuvent pas supporter la comparaison avec les sommes d'Hannah Arendt et de Raymond Aron. Mais justement il s'agit de fictions. L'auteur ne prétend pas faire œuvre de science. Il raconte donc aide à penser l'événement, il appelle à la réflexion de ses lecteurs et spectateurs.

Les raisons qui ont valu à Camus d'être « le souffre-douleur d'une gauche parisienne sincère mais cruelle, souvent malhonnête et hargneuse, au mieux désinformée »<sup>19</sup> expliquent sa gloire, la pérennité et l'actualité de son œuvre. Loin d'être un apostat sans foi ni loi, cet hétérodoxe impénitent

---

19 Todd 1999 : 1049.

est le juste auquel les événements, de Gdansk à Alger, ont donné raison. Jorge Semprun qui fut dirigeant du parti communiste espagnol a pu déclarer que « la social-démocratie a eu raison » et se prononcer, comme l'avait fait Camus, pour un réformisme radical sans se faire lyncher par Saint-Germain-des-prés<sup>20</sup>. Les temps ont changé.

Comme Sartre, Bernanos ou Malraux, Camus appartient au siècle des nationalismes et des totalitarismes. Quand il est mort, le général de Gaulle était au pouvoir, la guerre ravageait son Algérie natale et l'Union soviétique semblait indestructible. Le non-conformiste des années 1950 est un penseur du vingt-unième siècle. Jean Daniel l'a souvent dit : les questions qu'il pose font de lui notre contemporain<sup>21</sup>. Son œuvre, bien que datée, a traversé le temps. Elle inspire ici et là les avocats de la démocratie. Son parler juste et vrai, son sens du dialogue, son souci de l'autre, son absence de manichéisme rendent ses écrits précieux aujourd'hui encore. En un temps où quelques faiseurs bavards, bricoleurs, bateleurs et bonimenteurs, toujours les mêmes, toujours sûrs d'eux, investissent les galaxies Gutenberg, Marconi et Jobs, il n'existe aucun écrivain ou penseur français qui soit aussi une conscience morale et politique alors que les crispations identitaires et les régressions dogmatiques pervertissent le débat public.

Malraux le fait dire à Garcia dans *L'Espoir* : « Le grand intellectuel est l'homme de la nuance, du degré, de la qualité, de la vérité en soi, de la complexité. Il est par définition, par essence, antimanchéen. Or les moyens de l'action sont manchéens parce que toute action est manchéenne. Tout vrai révolutionnaire est un manchéen-né. Et tout politique »<sup>22</sup>. Manchéen, Camus ne le fut pas, quand même l'époque l'était. C'est qu'il ne fut pas un politique.

---

20 Semprun 2010 : 91.

21 Jean Daniel, « Camus notre contemporain », *Le Nouvel Observateur*, 6 décembre 2007...

22 André Malraux 1996 : 335.

Dreyfusard<sup>23</sup> égaré au milieu de pseudo-bolcheviks, libertaire ou plutôt homme de liberté dont les temps ont fait un social-démocrate quand le parti socialiste ne l'était pas, il a été pour beaucoup un éducateur en un temps où les gourous de l'Histoire, les « bien-pensants », les « orthodoxes »<sup>24</sup> parlaient haut et fort. Il ne se pense pas en chef de bande, de clan ou de tribu. Il est la mauvaise conscience et l'honneur de la gauche. On est tenté de lui appliquer ce mot d'Anatole France prononcé aux obsèques de Zola : « Il fut un moment de la conscience humaine ».

*Jeanyves Guérin*

*Université Sorbonne nouvelle Paris 3*

---

23 Daniel Lindenberg, « Du « sacerdoce laïque » aux pensées du retour : un siècle d'utopies intellectuelles » in *De Pontigny à Cerisy : des lieux pour penser ensemble* (2011 : 214–215).

24 Ce sont les mots dont use Soljénitsyne dans *L'Archipel du Goulag* (1973–1976, passim).

## Bibliographie

- Barthes, Roland. *La Peste*. Annales d'une épidémie ou roman de la solitude. *Club*, février 1955, 4–8.
- Camus, Albert 2006. *Œuvres complètes II*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Camus, Albert 2008. *Œuvres complètes III*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Cohn-Bendit, Daniel. (Re)lire Camus. *Le Nouvel Observateur*, 16–22 mai 2013.
- Cohn-Bendit, Daniel. L'Europe de Sisyphé. *Le Nouvel Observateur*, 29 août – 4 septembre 2013.
- Combat*, 21 octobre 1944.
- Daniel, Jean. Camus notre contemporain. *Le Nouvel Observateur*, 6 décembre 2007.
- Julliard, Jacques 2012. *Les Gauches françaises*. Paris : Flammarion.
- Kundera, Milan 2005. *Le Rideau*. Paris : Gallimard.
- Lindenberg, Daniel 2011. Du « sacerdoce laïque » aux pensées du retour : un siècle d'utopies intellectuelles. *De Pontigny à Cerisy : des lieux pour penser ensemble*. Paris : Hermann.
- Malraux, André 1996. *L'Espoir. Œuvres complètes*, t. 2. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Morin, Edgar 2012. Préface à la réédition d'*Autocritique*. Paris : Seuil.
- Péguy, Charles 1987. « Lettre du provincial ». *Œuvres complètes en prose*, t. 1. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Sartre, Jean-Paul 2011 (1948). *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard, « Folio Essais ».
- Semprun, Jorge 2010. *Une tombe au creux des nuages*. Paris : Flammarion, « Climats ».
- Soljénitsyne, Alexandre 1973–1976. *L'Archipel du Goulag*. Paris : Seuil.
- Todd, Olivier 1999. *Albert Camus, une vie*. Paris : Gallimard, « Folio ».
- Todorov, Tzvetan 1994. *Face à l'extrême*. Paris : Seuil, « Points essais ».
- Vidal-Naquet, Pierre. Une fidélité têtue : la résistance française à la guerre d'Algérie. *Vingtième Siècle*, n° 10, avril–juin 1986 : 3–19.
- Weyembergh, Maurice 2009. Progrès. *Dictionnaire Albert Camus* éd. Jeanyves Guérin. Paris : Robert Laffont.

